



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Année XLVII n° 353 (543)

Mensuel — Nouvelle Série

Mars 2012

Le numéro 3€

LE POISON DES PHILOSOPHIES MODERNES DANS LA RÉFORME LITURGIQUE

Quand, le premier dimanche de l'Avent 1969, fut introduite la messe du *Novus Ordo*, ou messe de Paul VI (1897-1978), beaucoup furent déconcertés, d'autres au contraire furent enthousiasmés. Certains s'affligeaient de la perte d'un rite millénaire : un missel qui remontait au XVI^e siècle.

À la demande du Concile de Trente (1545-1563), saint Pie V (1504-1572) réalisa la révision du missel, qu'il approuva le 14 juillet 1570, avec la bulle *Quo primum tempore*; le pontife le promulgua et le substitua à ceux qui ne pouvaient pas se prévaloir d'une ancienneté d'au moins 200 ans, ordonnant « à tous les Patriarches, les Administrateurs et [...] toutes autres personnes revêtues de quelque dignité ecclésiastique [...], en vertu de la sainte obéissance, d'abandonner à l'avenir et rejeter entièrement toutes les autres ordonnances et rites, si anciens fussent-ils, provenant des autres missels dont ils avaient jusqu'ici l'habitude de se servir, et qu'ils devront chanter ou dire la Messe suivant le rite, la manière et la règle que Nous enseignons par ce Missel et qu'ils ne pourront se permettre d'ajouter, dans la célébration de la Messe, d'autres cérémonies ou de réciter d'autres prières que celles contenues dans ce Missel ».

Et pourtant, en ce dimanche de 1969, certains se réjouissaient de cette révolution liturgique qui était en pratique le sceau de la nouvelle pensée qui avait mûri au sein de l'Église, et qui avait caractérisé Vatican II : l'Église s'était « ouverte » au monde, elle allait à sa rencontre avec enthousiasme et elle ne condamnait plus l'erreur, mais elle était compréhensive et souple.

Benoît XVI, à l'époque, était au nombre des déconcertés :

« Le [...] grand événement au début de mes années à Ratisbonne fut la publication du Missel de Paul VI, assortie de l'interdiction quasi totale du missel traditionnel, après une phase de transition de six mois seulement. Il était heureux d'avoir un texte liturgique normatif après une période d'expérimentation

qui avait souvent profondément défiguré la liturgie. Mais j'étais consterné de l'interdiction de l'ancien missel, car cela ne s'était jamais vu dans toute l'histoire de la liturgie. Bien sûr, on fit croire que c'était tout à fait normal. Le missel précédent avait été conçu par Pie V en 1570 à la suite du Concile de Trente. Il était donc normal qu'après quatre cents ans et un nouveau concile, un nouveau pape présente un nouveau missel. Mais la vérité historique est tout autre : Pie V s'était contenté de réviser le missel romain en usage à l'époque, comme cela se fait normalement dans une histoire qui évolue. De la même façon beaucoup de ses successeurs avaient réélaboré ce missel, sans jamais opposer un missel à un autre. Il s'est toujours agi d'un processus continu de croissance et de purification, dans lequel la continuité n'était jamais détruite. Il n'existe pas de missel créé par Pie V. Il y a seulement la réélaboration organisée par lui, comme phase d'un long processus de croissance historique. Le nouveau, après le Concile de Trente, fut d'une autre nature : l'irruption de la réforme protestante avait eu lieu surtout sous la modalité de "réformes" liturgiques.

Il n'y avait pas simplement une Église catholique et une Église protestante juxtaposées; la division de l'Église eut lieu presque imperceptiblement, et trouva sa manifestation la plus visible et la plus incisive historiquement dans le changement de la liturgie, qui à son tour, apparut considérablement diversifiée sur le plan local, au point que la frontière entre ce qui était encore catholique et ce qui ne l'était plus était souvent bien difficile à définir.

[...] Le décret d'interdiction de ce missel, qui n'avait cessé d'évoluer au cours des siècles depuis les sacramentaires de l'Église de toujours, a opéré une rupture dans l'histoire liturgique, dont les conséquences ne pouvaient qu'être tragiques. [...] On démolit le vieil édifice pour en construire un autre, certes en utilisant largement le matériau et les plans de l'ancienne construction. [...] Le fait

que cet autre édifice ait été présenté comme nouveau, opposé à celui qui avait été bâti tout au long de l'histoire, le fait que l'on interdise ce dernier et que l'on fasse en quelque sorte apparaître la liturgie non plus comme un processus vital mais comme le produit d'une érudition de spécialiste et d'une compétence juridique, a entraîné des dommages extrêmement graves. De cette façon, en effet, s'est développée l'impression que la liturgie est "faite", quelle n'est pas quelque chose qui existe avant nous, quelque chose de "donné", mais quelle dépend de nos décisions. Il s'ensuit que l'on ne reconnaît pas cette capacité décisionnelle seulement aux spécialistes ou à une autorité centrale, mais qu'en définitive chaque "communauté" veut se donner sa propre liturgie¹. »

La destruction d'un rite aussi riche de sacralité et de beauté ne s'est pas faite seulement au détriment de la représentation visuelle et auditive, mais elle a produit une conséquence bien plus tragique : elle a miné la foi, elle l'a frappée de façon très dure. Le prétexte principal de cette révolution, développé par la Commission liturgique (déjà en action sous le pontificat de Pie XII) sous la houlette de M^{sr} Annibale Bugnini (1912-1982), était que les fidèles auraient une meilleure compréhension de la liturgie pour deux raisons : la langue (le latin, disait-on, éloignait au lieu de rapprocher) et la « participation active », à travers un dialogue direct que le prêtre, tourné non plus vers Dieu mais vers le peuple, allait instaurer avec les fidèles. Joseph Ratzinger, aujourd'hui Benoît XVI, écrivait il y a quelques années :

« Il y a une chose qui doit être claire. La liturgie ne doit pas être un terrain d'expérimentations d'hypothèses théologiques. Au cours de ces dernières décennies, des conjectures d'experts sont entrées trop rapidement dans la pratique liturgique,

1. J. RATZINGER, *Ma vie* (titre original : *Aus meinem Leben Erinnerungen 1927-1977*).

souvent en court-circuitant l'autorité ecclésiastique, par l'intermédiaire de commissions qui ont su exprimer au niveau international leur accord du moment, et qui ont su le transformer en pratique en loi liturgique. La liturgie tire sa grandeur de ce qu'elle est, et non pas de ce que nous en faisons.

Notre participation est certainement nécessaire, mais comme un moyen pour nous introduire humblement dans l'esprit de la liturgie et pour servir Celui qui est le vrai sujet de la liturgie : Jésus-Christ.

La liturgie n'est pas l'expression de la conscience d'une communauté, qui du reste est variable et changeante.

Elle est la Révélation accueillie dans la foi et dans la prière²... »

Cette messe apparut comme une concession faite aux protestants, et pour les fidèles elle fut un éloignement, dimanche après dimanche, du saint sacrifice. Le *Novus Ordo*, mettant au centre la communauté et l'homme, par égard pour la pensée anthropocentriste moderne, ne permit plus de créer cette atmosphère propice à la sacralité et donc à la compréhension du renouvellement du saint sacrifice, dont d'ailleurs on ne parla plus. En supprimant la notion de sacrifice, et en réduisant la messe à un mémorial de la Cène, s'orientant non plus vers Dieu mais vers le peuple (les sacrifices, depuis les temps les plus anciens, avaient toujours été adressés aux divinités, jamais aux personnes), c'est l'assemblée qui devint la protagoniste. Le tabernacle fut même souvent retiré du centre du chœur pour être placé dans la « réserve eucharistique ».

La pensée moderne occidentale avait eu son triomphe non seulement dans la société et dans la culture, mais aussi dans l'Église, jusque dans la substance du Credo : le saint sacrifice, précisément.

Ainsi se passèrent les choses, et c'est le drame que nous vivons. En effet, bien que le Souverain Pontife Benoît XVI, bien conscient de la gravité d'un rite détruit, ait libéralisé la sainte messe de toujours avec le *Motu Proprio Summorum Pontificum* en 2007, les obstacles auxquels beaucoup de prêtres se heurtent pour pouvoir la célébrer sont très nombreux. Cette messe est alors une pierre d'achoppement : pour la célébrer il faut une sorte de « conversion », dans laquelle la foi est nettoyée des incrustations d'une mentalité qui a fait du Christianisme une idéologie plus qu'une foi religieuse.

Grâce à des spécialistes de grande envergure comme le théologien Brunero Gherardini, lié à saint Thomas d'Aquin (1225-1274) et à la glorieuse École Romaine, ou comme

l'oratorien Jonathan Robinson, fondateur de l'Oratoire Saint Philippe Neri au Canada, nous découvrons, avec effroi et tremblement, que la *Nouvelle Théologie*, qui caractérise une part importante de la formation dispensée dans les séminaires et dans les facultés de théologie depuis cinquante ans, a été influencée par les philosophes modernes. Derrière Chenu (1895-1990), Daniélou (1905-1974), Congar (1904-1995), de Lubac (1896-1991), Rahner (1904-1984), il y avait Hume (1711-1776), Kant (1724-1804), Hegel (1770-1831), Comte (1798-1857)... C'est justement Kant, dans *La religion dans les limites de la simple raison*, qui affirma :

« Il n'y a qu'une seule (vraie) religion ; mais il peut y avoir différentes sortes de foi. On peut ajouter que dans la pluralité des Églises, distinctes les unes des autres par la diversité de leurs croyances spéciales, on peut trouver toutefois une seule et même vraie religion. »

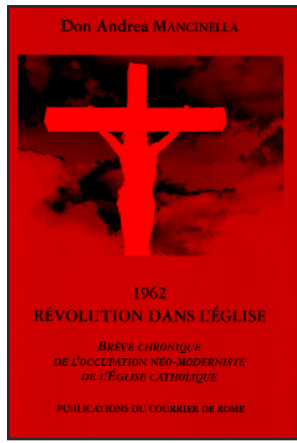
Voilà le relativisme religieux tant redouté par le cardinal John Henry Newman (1801-1890). Ce relativisme qui porte à affirmer que l'Évangile est une histoire comme beaucoup d'autres...

La pensée philosophique a tellement pénétré la culture et la mentalité qu'elle a contaminé le culte divin lui-même, et à cause de ce processus le culte rendu à Dieu n'est plus objectif, indépendant de ce que l'on ressent ou de ce que l'on éprouve, mais il devient une expression subjective, modifiable à volonté. Benoît XVI a observé qu'il était compris comme une autorisation ou même une obligation de créativité, « qui a souvent porté à des déformations de la Liturgie à la limite du supportable »³. Les déformations arbitraires de la liturgie ont causé des blessures profondes au peuple de Dieu et à l'Église elle-même.

L'illumination a nié la Révélation. Les idées clés de l'illumination furent : laïcisme, humanisme, cosmopolitisme, liberté de parole, de commerce, liberté esthétique, liberté par rapport au pouvoir monarchique (il fallait combattre l'idée d'un souverain unique, dont le pouvoir venait d'en haut, pour mettre l'attention sur la République, dont le pouvoir venait d'en bas, sans intervention divine. C'est ainsi que fut abattue la notion de Christ-Roi). De liberté en liberté naquit l'idée, que nous vivons aujourd'hui, de décider chacun pour soi ; c'est ainsi que la liberté s'appliqua aussi à ce qu'autrefois l'Église appelait vices et péchés.

Kant, avec sa religion morale, a exclu les sacrements et l'Église de l'horizon de la vie de l'homme moderne. La religion est devenue une affaire personnelle, fonction d'une morale qui structure la société. Chez Hume, on arrive à l'exclusion de Dieu, qui en vient à être

3. http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/letters/2007/documents/hf_ben-xvi_let_20070707_lettera-vescovi_fr.html



Cette étude, intitulée *1962-Révolution dans l'Église* et réalisée avant 2002, fut publiée de janvier 2007 à avril 2008 dans la revue *Courrier de Rome*.

La clarté du texte, accompagné d'un très grand nombre de citations et de faits, donne à cette étude toute sa valeur et met le lecteur devant la situation actuelle de l'Église d'une manière impressionnante et tout à fait objective.

Don Andrea Mancinella, prêtre du diocèse d'Albano Laziale (Roma), ordonné en 1983, en est l'auteur. Ce prêtre conscient que quelque chose n'allait pas dans l'Église a eu pour la première fois entre les mains la revue *Si Si No No*, cela l'a incité à faire des recherches et des études personnelles pour mieux comprendre la crise que traversait l'Église. Ensuite ayant constaté la désinformation générale du clergé pour ce qui concerne la crise actuelle et la position de Mgr. Lefebvre, il décida de publier la synthèse de son étude et de la distribuer à tous les prêtres de son diocèse pour mieux leur montrer sa position de fidélité à la Rome éternelle.

Prix 14 € + 2 € pour le port

complètement éliminé de l'existence de l'homme. L'empirisme prend la place de la métaphysique et Dieu n'est plus le créateur, mais un être inutile. Hegel et Comte réalisèrent les pas suivants en soulignant l'importance de la *communauté* et de l'étude de la société comme orientant la vie de l'homme, et de fait se substituant à Dieu.

Tout cela a eu un impact dévastateur sur la vie liturgique et sacramentelle.

Hegel, à la différence de Hume, ne laisse pas disparaître Dieu, mais il le soumet aux nécessités de la communauté. Il s'agit de l'autocélébration de la communauté qui se représente elle-même. Le culte n'est plus une montée vers Dieu, une élimination de la force de gravité des misères et des péchés, mais un abaissement de Dieu aux dimensions humaines. Ce culte devient alors une fête que la communauté fait elle-même et sur elle-même. La conception n'est plus la même. De l'adoration de Dieu, on passe à un cercle qui tourne autour de lui-même. Mais comme nous avons pu le constater au cours de ces dernières décennies, on débouche sur la frustration, la sensation de vide, la lassitude et l'ennui.

Les idées de communauté, raison, science, démocratie, valeurs comme les droits de

2. BENOÎT XVI (Joseph Ratzinger), *Davanti al protagonista. Alle radici della liturgia. (Devant le protagoniste. Aux origines de la liturgie)*. Éd. Cantagalli, Florence 2009.

l'homme, liberté politique et religieuse, trouvent leur formulation dans l'œuvre des penseurs du XVIII^e siècle. Robinson affirme avec raison :

« *Mon opinion est que les hommes d'Église n'ont pas apporté jusqu'à présent assez d'attention à comprendre et évaluer les idées qui ont formé le monde moderne. Le résultat est que l'initiative de comprendre et prêcher l'Évangile est passée dans les mains du monde moderne, au détriment de notre tradition chrétienne commune* ⁴. »

Il s'est produit de fait une évolution du Christianisme, mieux, c'est une véritable révolution qui a eu lieu, où la Tradition n'a plus été prise en considération. Et pourtant on peut lire sur la quatrième de couverture du livre de M^{gr} Gherardini, *Quæcumque dixero vobis. Parole de Dieu et Tradition face à l'histoire et la théologie* ⁵ : « Si tu veux connaître l'Église, n'ignore pas la Tradition. Si tu ignores la Tradition, ne parle jamais de l'Église. » Et pourtant le théologien Rahner affirmera, avec conviction, que son véritable maître fut Martin Heidegger (1889-1976), disciple d'Hegel... la Tradition s'est perdue en chemin.

La lunette déformante de la philosophie dialectique moderne a littéralement arraché les croyants à la foi, en les jetant sur des voies sans issue, quand ce n'est pas en les encourageant à suivre le « chemin qui mène à la perte » (Mt 7, 13). Une osmose s'est créée entre la pensée sécularisée et la pensée des théologiens. Les idées nouvelles se sont introduites dans les diverses commissions et dans les organismes de l'Église, qui se sont occupés de les répandre dans les séminaires, dans les facultés théologiques, dans les paroisses, dans les écoles catholiques...

L'*Allocutio* de Paul VI (1897-1978) pour la clôture du Concile Vatican II est à cet égard emblématique. On y discerne la pleine conscience de ce qui s'est passé :

« *L'humanisme laïque et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a, en un certain sens, défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu. Qu'est-il arrivé? Un choc, une lutte, un anathème? Cela pouvait arriver; mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du bon Samaritain a été le modèle et la règle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes pour les hommes l'a envahi tout entier. La découverte et l'étude des besoins humains (et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre se fait plus grand), a absorbé l'attention de notre Synode. Reconnaissez-lui au moins ce mérite, vous, humanistes modernes, qui*

renoncez à la transcendance des choses suprêmes, et sachez reconnaître notre nouvel humanisme : nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme. »

Il est évident que ceci n'est pas exactement en ligne avec la Tradition catholique qui a toujours parlé d'hostilité irréductible entre Dieu et le monde, dont le prince est Satan.

L'Église a dialogué avec le monde, elle a ouvert la porte à ceux qui l'avaient combattue et qui la combattaient, et elle a perdu sa fonction de guide, se laissant entraîner par le courant. Voici comment le prix Nobel de littérature (1980) Czeslaw Milosz (1911-2004) décrit l'humiliation de la pensée chrétienne face à la « pensée faible » :

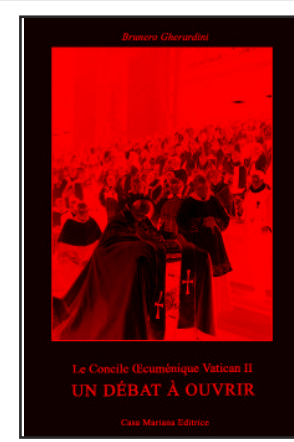
« *Au cours de mon existence, le paradis et l'enfer ont disparu, la foi en la vie éternelle s'est considérablement affaiblie... l'idée de vérité absolue a perdu sa position de suprématie, l'histoire conduite par la Providence a commencé à ressembler à un champ de bataille où a lieu un combat entre forces aveugles* ⁶. »

La liturgie n'est pas quelque chose de construit par les hommes, quelque chose d'inventé pour faire une expérience religieuse; elle est la louange, l'hommage et surtout le renouvellement du saint sacrifice. La plupart des hommes modernes, même catholiques, pensaient que le *Vetus Ordo* était une vieillerie de brocanteur, une antiquité pour vieilles bigotes aimant les dentelles. Le Motu Proprio démontre exactement le contraire : le *Vetus Ordo* est la possibilité pour le fidèle d'entrer dans les mystères de Dieu, parce que la Foi est mystère et les jeunes sont très intéressés et attirés par la sacralité de cette sainte messe.

La déformation liturgique a été, réellement, le produit de forces intellectuelles qui ont étouffé la transcendance de Dieu, son incarnation et l'œuvre du Saint-Esprit. Mais l'œuvre de Dieu n'est pas l'œuvre des hommes. Le *Vetus Ordo* est l'œuvre de Dieu, le nouveau missel est l'œuvre de certains hommes qui ont planifié un rite apte à satisfaire leurs aspirations.

Dans cette époque scientifique et antimétaphysique, les dogmes, les images et les préceptes de la religion ont perdu leur force, et ils ont été remplacés par l'idéologie. Dans cette époque postmoderne, désormais, les personnes ne croient plus en une seule vérité, mais elles prêtent plus d'attention aux expériences individuelles. Et il n'existe plus de critère sûr et correct de compréhension, apte à définir ce qui est péché et ce qui ne l'est pas. Toutefois, comme le soutient saint Thomas d'Aquin, l'homme a une inclination envers la vérité, et voici alors que survient la frustration.

6. J. ROBINSON, *Messa e modernità. Un cammino a ritroso verso il regno dei cieli, (Messe et modernité. Une marche à reculons vers le royaume des cieux)*. Cantagalli, Siena 2010, p.48.



Dans ce livre M^{gr} Gherardini étudie la question de la valeur du magistère du Concile et de son interprétation. Nos lecteurs y verront sans doute une manière différente d'aborder les problèmes

doctrinaux, mais pour arriver pratiquement aux mêmes conclusions que bien de nos publications. Ce nouvel ouvrage a l'avantage d'ouvrir un débat au cœur de la Rome éternelle et donc de l'Église.

Brunero Gherardini, prêtre de Prato (Italie) est au service du Saint-Siège depuis 1960, notamment comme professeur d'œcuménologie et d'œcuménisme à l'Université pontificale de Latran jusqu'en 1995. Il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages et de plusieurs centaines d'articles de revues, sur trois cercles de recherche concentriques : la Réforme du XVI^e siècle, l'œcuménologie, la mariologie. Brunero Gherardini est actuellement chanoine de l'Archibasilique Vaticane et directeur de la revue internationale de théologie « *Divinitas* ».

Ce livre peut être commandé au prix de 15 € + 3 € de port au Courrier de Rome.

Table des matières

Préface, Prologue
Ch. I – Le concile œcuménique Vatican II
Ch. II – Valeur et limites du concile Vatican II
Ch. III – Pour une herméneutique de Vatican II
Ch. IV – Évaluation globale
Ch. V – La Tradition dans Vatican II
Ch. VI – Vatican II et la liturgie
Ch. VII – Le grand problème de la liberté religieuse
Ch. VIII – Œcuménisme ou syncrétisme?
Ch. IX – L'Église de la Constitution dogmatique <i>Lumen Gentium</i>
Épilogue
Supplique au Saint-Père

Nous sommes donc condamnés à nous retrouver dans un monde sombre, lugubre, plein de peurs, privé de vérité, de beauté et de bonté, où seuls ceux qui ont le contrôle décident de ce qui est beau, vrai, bon.

Robinson affirme :

« *Si l'Eucharistie est "source et fondement" de la vie de l'Église, mais que le culte a été perverti, alors la mission du Corps mystique du Christ est sérieusement compromise. C'est une question centrale, non seulement pour l'Église, mais pour le monde entier. Si l'Église que saint Paul définit comme "la colonne et l'appui de la vérité" (1Tm 3, 15) parle à voix basse de la passion, de la mort, de la résurrection et de l'ascension du Christ, le monde aussi s'en ressent* ⁷. »

7. *Ibid.*, p. 25.

4. J. ROBINSON, *Messa e modernità. Un cammino a ritroso verso il regno dei cieli, (Messe et modernité. Une marche à reculons vers le royaume des cieux)*. Cantagalli, Siena 2010, p.39.

5. Lindau, Turin 2011.

Mais quand la liturgie est quelque chose que chacun fait soi-même pour soi-même, alors elle ne nous donne plus ce qui est sa vraie qualité : la rencontre avec le mystère, la source de notre vie. La crise ecclésiale dans laquelle nous nous trouvons dépend en grande partie de l'écroulement de la liturgie. Si dans la liturgie n'apparaît plus la communion de la Foi, l'unité universelle de l'Église et de son histoire, où l'Église apparaît-elle encore dans sa substance spirituelle? Alors, véritablement, la communauté ne fait que se célébrer elle-même. Et étant donné que la communauté en elle-même n'a pas de subsistance, il devient inévitable, dans ces conditions, que l'on arrive à la formation de nombreux courants, jusque même à l'opposition, dans une Église aussi divisée, d'idées et de pratiques liturgiques relativistes.

Parmi les croyants, influencés par les idées modernes, on se fatigua d'assister à des disputes religieuses, et on vit émerger le latitudinarisme et l'indifférentisme, et le sentiment commun fut de regarder vers une religion qui n'ait plus d'incidence dans la vie publique, mais qui devienne, comme l'avait diagnostiqué Newman, un fait privé, une question personnelle. Le Christianisme, en deux cents ans, est devenu une religion nouvelle, rationnelle, pacifique et humaniste.

Mais la morale elle-même, ou la bonne volonté, tant exaltée par Kant (comme véritable religion authentique), finit par perdre consistance. En effet le philosophe vécut et agit quand sa référence était encore celle d'une société civile chrétienne. Aujourd'hui, dans une société déchristianisée, la moralité elle-même est profondément minée et ce qui est bien pour l'un n'est pas bien pour l'autre. Nous sommes dans une Babylone.

Le déisme de l'illuminisme déboucha inévitablement sur la négation ouverte de l'existence de Dieu, comme le démontrera Nietzsche (1844-1900). Hume, parmi les plus vaillants architectes de l'illuminisme, et l'un des meilleurs exemples de conscience laïque, propose un nouveau message : il faut faire de la philosophie pour démontrer qu'il n'y a pas de place pour la métaphysique, ensuite on pourra jouir de la liberté produite par la conscience de cette absence. Voilà l'idéal : pas de tensions, pas de clameurs vers l'absolu métaphysique, il faut éviter les envols poétiques. Ses œuvres sont remplies de haine envers la religion, en particulier la religion chrétienne. Pour le philosophe, la religion est fanatique, intolérante, scolastique et grotesque. Il pensait qu'un homme rationnel ne pouvait pas être croyant. L'œuvre *La religion naturelle* eut un rôle immense dans le développement de l'athéisme, et sa pensée a été tellement forte et elle s'est tellement répandue qu'elle a influencé, sous certains aspects, une partie du monde catholique : les miracles et les fins dernières reçurent un coup fatal chez de nombreux théologiens. Nous pensons à la

doctrine de Rahner dans laquelle les fins dernières perdent consistance, un facteur qui continue d'influencer dans une très grande mesure la vie quotidienne de l'Église.

Il est intéressant de constater ce que Kant disait à propos de la prière, qu'il considérait comme un « culte de courtisans », si elle est faite pour demander des grâces. Il écrit :

« Considérer la prière comme un moyen pour obtenir la grâce est "une erreur superstitieuse (un fétichisme)". Dieu n'a pas besoin d'informations sur "nos" sentiments intimes [...] la prière concerne le progrès moral du sujet ⁸. »

De plus, aller à l'église « est généralement une bonne pratique, à condition d'être conscient qu'elle peut avoir de bons résultats. Tout d'abord elle peut rappeler au fidèle l'obligation de mener une vie morale; en second lieu elle peut être considérée comme une obligation directe à l'égard de l'individu en tant que membre de l'Église éthique universelle. Aller à l'église nous rappelle le devoir de chercher à obéir à l'impératif catégorique propre en tant que membre du royaume des fins. Le culte rendu à l'église, toutefois, ne doit rien contenir d'incompatible avec la vraie religion du devoir [...]. Aller à l'église devient un acte négatif quand le fidèle commence à penser qu'il fait quelque chose d'agréable à Dieu par le seul fait qu'il lui rend un culte en même temps que d'autres personnes ⁹. »

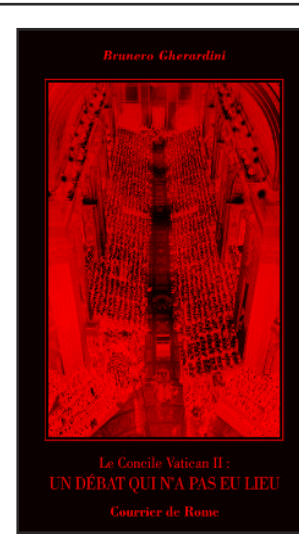
En ce qui concerne les sacrements, Kant a une attitude résolument négative. Il considère le baptême comme positif seulement comme initiation à la communauté éthique chrétienne, sinon « [La consécration] en elle-même n'est ni sainte, ni une action qui, accomplie par d'autres, produit chez le sujet, en même temps que la sainteté, la capacité de recevoir la grâce divine; elle n'est donc pas un moyen de grâce, malgré l'excessive importance qu'on lui attribuait à l'origine de l'Église grecque, lorsqu'on croyait que le baptême pouvait effacer en une seule fois tous les péchés, ce qui révélait de façon manifeste la parenté entre cette erreur et une superstition presque plus que païenne ¹⁰. »

Tandis que pour Kant la foi se transfigure dans le sens du devoir, pour Hegel la foi se transfigure dans la philosophie et la religion devient porte d'accès à la philosophie elle-même. Sa pensée a eu une influence énorme sur la formation de la conscience de l'homme contemporain, il est une des principaux architectes de la modernité. En outre, de nombreux écrits d'Hegel et de Marx (1818-

8. J. ROBINSON, *Messa e modernità. Un cammino a ritroso verso il regno dei cieli, (Messe et modernité. Une marche à reculons vers le royaume des cieux)*. Cantagalli, Siena 2010, p. 84.

9. *Ibid.*, p. 84.

10. *Ibid.*, p. 85.



Ce livre fait suite au *Concile Œcuménique Vatican II : un débat à ouvrir*, paru en italien en 2009, et traduit depuis en français, en anglais, en allemand, en portugais et en espagnol.

Dans ce nouvel ouvrage,

M^{sr} Brunero Gherardini ne se contente pas de déplorer que le débat sur le concile Vatican II n'ait pas eu lieu, il montre pourquoi il serait aujourd'hui plus que jamais indispensable qu'il soit ouvert. Et surtout il indique comment ce débat pourrait être ouvert, donnant au lecteur les premiers éléments d'une analyse rigoureuse, loin des invectives stériles et des ovations aveugles.

Ce livre peut être commandé au prix de 11 € + 3 € de port au Courrier de Rome.

Table des matières

- Les antécédents
- Le « gegen-Geist »
- Pourquoi « un débat qui n'a pas eu lieu » ?
- Concile ou Post-Concile ?
- Mais alors, qu'est-ce donc que ce concile Vatican II ?
- Conclusion

1883), qui a puisé chez le premier, ont influencé les penseurs de l'Église; nous pensons par exemple à toute la théologie de la libération.

Hegel commença ses études universitaires comme séminariste luthérien, puis il sortit du séminaire et sa plus grande aspiration fut de devenir un éducateur du peuple, ambition qu'il réalisa. Il pensait que la religion était l'instrument le plus efficace pour véhiculer ses idées, et avec lui la notion de communauté jouera un rôle fondamental : il en vint à soutenir que si nous n'appartenons pas à une communauté, nous ne pouvons même pas nous considérer comme des êtres humains. Hegel développe l'idée qu'il y a dans l'existence humaine, en plus du gouvernement et de la famille, une structure qu'il définit comme *société civile* : champ d'action de l'activité économique moderne qui permet aux associations de se développer et de prospérer.

Pour Hegel l'existence de Dieu est nécessaire si nous voulons comprendre le monde dans lequel nous vivons, mais, et c'est là le nœud essentiel de la question, le monde dans lequel nous vivons est nécessaire à Dieu

pour être vraiment Dieu. Dieu ne disparaît pas encore, mais ce qui reste est un Dieu reformulé à la lumière des nécessités de la communauté. La théologie protestante a été influencée de façon particulière par cette position ; mais cette funeste mentalité a aussi conditionné les catholiques, en modifiant la vision de Dieu et du monde. Le point d'entrée de l'idéalisme hégélien dans la conscience catholique est constitué par la conscience croissante de l'importance des sciences sociales, c'est-à-dire de la sociologie et de la psychologie. L'objet d'investigation de la sociologie est la société, et c'est dans la société, d'après cette conception, que nous trouvons Dieu. La dimension surnaturelle est complètement détruite.

Hegel soutient qu'une compréhension adéquate de la vie éthique n'est pas possible si l'on ne dispose pas d'une étude sérieuse qui décrive la société telle qu'elle est réellement. Et voici que Comte entre en scène. Celui-ci affirme que l'humanité a besoin de vouer un culte à quelque chose : ce besoin sera utilisé pour dresser les citoyens du nouvel ordre à obéir aux préceptes de la nouvelle science, car ce sera la seule façon d'aller vers les intérêts des citoyens et d'encourager leur développement personnel. Le sociologue admit s'être inspiré du système catholique pour créer sa nouvelle « église », dans laquelle en dehors de la société il n'existe pas d'autre point de repère.

Le monde moderne est un produit de l'Illuminisme, de la prise de pouvoir par la science, de l'influence des philosophes que nous avons mentionnés, ainsi que des sciences sociales. Toutes ces forces ne se sont aucunement épuisées, mais elles font maintenant partie de la conscience commune. Mais les idées qui ont contribué à créer le monde moderne se présentent comme un écheveau embrouillé : des forces aveugles qui s'opposent dans une bataille nocturne, comme l'affirmait Newman.

La postmodernité est la continuation et l'aggravation des temps de la modernité. Pour certains, c'est la prise de conscience que le monde préfiguré par la modernité ne s'est jamais réalisé. Pour d'autres c'est un fatras d'interprétations sauvages et dérégées, où il n'y a pas de critères de mesure, de significations certaines, d'identité. Une mêlée bruyante.

Après le Concile Vatican II, l'Église a renoncé à l'idée qu'elle est une société parfaite, ayant la fonction d'adversaire des gouvernements séculiers. De plus, elle n'a plus cette valeur pédagogique que sa mission lui a imposée ; mais son œuvre est menée au même niveau et dans les mêmes contextes que celle des États. Toutefois cette vision d'union heureuse entre Église et État, où se réaliserait une fécondation réciproque enrichissante, est de caractère purement utopique, dans la mesure où le monde moderne est toujours

davantage victime de la théorie et de la pratique du laïcisme et du libéralisme, alors que l'identité de l'Église a un incontournable caractère d'éternité, ses règles sont immuables et, pour cette raison, toujours nouvelles, car en dehors du temps qui passe inexorablement avec ses modes, dans la pensée et dans les mœurs. D'où l'essentialité de la Tradition, de ce qui nous a été transmis. Saint Augustin affirme : « Il y a des sacrements que nous conservons non pas parce qu'ils sont écrits, mais parce qu'ils sont transmis ¹¹. » Il en arrive à dire : « *Ego vero Evangelio non crederem, nisi me catholicae Ecclesiae commoveret auctoritas* » (« Je ne croirais pas même à l'Évangile, s'il ne m'était pas proposé par l'autorité de l'Église »). Il y a aussi cette définition augustinienne de la Tradition, « *la vérité est toujours ce qui, avec une vraie Foi catholique, est prêché et cru par l'Église tout entière depuis l'antiquité* » ¹², qui se rattache, *ante litteram*, à ce qu'affirmera, plus tard, saint Vincent de Lérins (? — 450 env.) : « *est véritablement et proprement catholique ce qui fut cru en tous lieux, toujours, par tous* » ¹³. » La Tradition est donc ce qui se présente comme un consensus universel, depuis l'aube de la Foi, et qui ne doit jamais être altéré parce que c'est de l'or, et que l'or doit être conservé. Saint Vincent déclare : « De l'or tu as reçu, de l'or tu dois rendre [...] non pas du plomb, non pas du bronze, à la place du précieux métal ¹⁴. » Voici la définition de la Tradition que donne M^{sr} Gherardini : « *La Tradition est la transmission officielle, par l'Église et par ses organes divinement institués pour cela, et infailliblement assistés par le Saint-Esprit, de la divine Révélation dans une dimension spatio-temporelle* » ¹⁵.

La *lex orandi* doit enseigner la *lex credendi*. Tels sont les éléments pour le retour à la sacralité, tels sont les soins à apporter à une Foi qui a été empoisonnée : remettre Dieu à sa place, redonner au saint sacrifice sa signification réelle et sa dignité, redécouvrir l'authentique identité du prêtre, en tant qu'*alter Christus*, redonner aux sacrements et à la grâce l'espace qui leur est dû.

Retrouver la liturgie de toujours signifie retrouver le sacerdoce authentique, l'une appelle l'autre, inévitablement. Et en effet Benoît XVI, après le *Motu proprio Summorum Pontificum*, a établi l'année sacerdotale (2009-2010), en indiquant comme modèle pour les prêtres le saint curé d'Ars (1786-1859) et saint Giuseppe Cafasso (1811-1860), deux ministres de Dieu qui ne

11. *Ep.* 54, 1, 1.

12. *Contra Julianum* VI, 5, 11.

13. *Commonitorium*, II.

14. *Ibid.*

15. B. GHERARDINI, *Quaecumque dixero vobis. Parola di Dio e Tradizione a confronto con la storia e la teologia, (Parole de Dieu et Tradition face à l'histoire et la théologie)*, Lindau, Turin 2011.

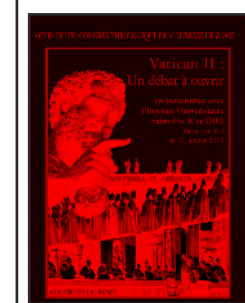
s'occupèrent pas de dialoguer avec le monde, mais qui restèrent auprès de l'autel, du confessionnal et de la chaire.

Dans un monde où l'on ne comprend plus que le langage de l'« expérience », et où il n'existe plus de certitudes, mais seulement des doutes et des myriades d'interprétations, Newman vient à notre aide :

« *Nous nous approchons de la vérité grâce à l'expérience acquise avec l'erreur ; nos succès sont le fruit de nos échecs. Nous ne connaissons pas la bonne façon d'agir, si ce n'est après nous être trompés... Nous savons distinguer le bien seulement négativement : nous ne voyons pas tout de suite la vérité et nous nous dirigeons vers elle, mais nous trébuchons, nous choisissons l'erreur et nous nous rendons compte que ce n'est pas la vérité. Nous avançons à tâtons, sans voir et, une pénible expérience après l'autre, nous épuisons graduellement les actions possibles jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune, si ce n'est la vérité. Tel est le processus qui nous permet de remporter la victoire, en marchant à reculons vers le royaume des cieux* » ¹⁶.

Cristina Siccardi

16. *Parochial and Plain Sermons.*



Le IX^e congrès théologique du *Courrier de Rome* a emprunté son thème au titre de l'ouvrage paru peu auparavant sous la plume de M^{sr} Brunero Gherardini : *Vatican II, un débat à ouvrir*. Ce

titre est une invitation à laquelle les conférenciers des précédents congrès s'étaient permis de répondre par avance.

La nouveauté est de voir un théologien romain de renom, ancien professeur à l'Université pontificale du Latran, directeur de la revue *Divinitas*, inviter à considérer Vatican II comme un objet de débat. En effet ce concile, bien qu'il se soit voulu seulement pastoral, requiert aujourd'hui encore de la part du clergé et des fidèles une adhésion intellectuelle et une soumission disciplinaire qui en font un cas unique : un concile *dogmatiquement* pastoral.

Les études réunies dans ce volume prouvent que seules des précisions rigoureusement dogmatiques permettront de dissiper la confusion pastorale que l'on constate d'une paroisse à l'autre, depuis plus de quarante ans. Ces précisions paraîtront inopportunes aux politiques et byzantines aux partisans d'une « pastorale de l'autruche » ; elles s'adressent à tous ceux qui savent que seul un diagnostic sérieux permet de trouver un remède efficace.

Ce livre peut être commandé au Courrier de Rome au prix de 15 € + 3 € de port

RÉVÉLATIONS DE LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH CANORI MORA (1774-1825)

SUR L'ÉTAT DE L'ÉGLISE

(...) Destinant Élisabeth ¹ à être victime pour son Église, Dieu lui en manifesta l'état intérieur et les périls. Nous ne savons s'il est rien de comparable, pour la précision et la vigueur, à la peinture qu'elle nous a laissée de sa vision, laquelle désormais ne quitta plus les regards de son cœur, outré d'une profonde angoisse :

« En un clin d'œil, écrit-elle, le monde me fut montré; je le voyais tout en révolte, sans ordre, sans justice; les sept péchés capitaux étaient portés en triomphe, de tous les côtés régnaient l'injustice, la fraude, le libertinage et toutes sortes d'iniquités. Le peuple était perdu de mœurs, sans foi, sans charité. Tous les hommes étaient plongés dans la crapule et les maximes perverses de la moderne philosophie; ils avaient une physionomie bestiale plutôt qu'humaine, tant le vice les avait déformés. Au milieu de cette foule livrée au mal, je voyais un démon d'aspect horrible; il parcourait le monde comme un forcené ivre d'orgueil, il courbait tous les fronts sous une pesante servitude; il exigeait que tous renonçassent à la foi en Jésus-Christ et foulassent aux pieds ses divins commandements, pour s'adonner en proie au libertinage et aux maximes perverses du monde, pour adopter la vaine et fausse philosophie de nos modernes et faux chrétiens. »

Les mauvaises mœurs ont pu être de toutes les époques; mais, dans l'anarchie actuelle, il y a ceci de particulier, et la voyante y revient avec une insistance caractéristique, c'est qu'elle découle des maximes perverses de la philosophie moderne. Et Élisabeth ajoute :

« Quelle grande misère, pour laquelle il n'y aura jamais assez de larmes, de voir que derrière ces maximes corrompues couraient des personnes de toute condition, de tout âge, non seulement séculières, mais ecclésiastiques, du clergé tant régulier que séculier, et de toute dignité. »

Plus tard, Élisabeth voit l'erreur sous le symbole de cinq arbres d'une grandeur démesurée, surgissant au milieu d'une forêt qui représente la chrétienté, et dont les racines produisent par milliers et milliers des rejetons formant une broussaille inextricable :

« Ces arbres, lui est-il dit, sont les cinq hérésies, qui de nos jours infectent le monde, et qui s'opposent diamétralement au saint Évangile dont elles poursuivent l'anéantissement : leurs racines empoisonnées serpentent partout; de là vient que tant de pauvres âmes ne sont plus que des

plants stériles, nuisibles même, propres seulement à être jetés au feu éternel. »

De ces erreurs résultait une confusion inextinguible dans la chrétienté.

Cette confusion commençait à se produire au temps où vivait Élisabeth. Le 15 juin 1815, Rome vit se réinstaller sur le trône pontifical le saint Pontife Pie VII : nulle âme plus que celle d'Élisabeth ne se réjouit de ce retour providentiel du pape dans la capitale du monde chrétien. Mais sa joie fut mêlée d'une grande tristesse : la chrétienté n'était pas guérie pour cela :

« Le ver rongeur était à l'intérieur. La zizanie avait été semée dans les cœurs des chrétiens; le poison des maximes corruptives s'était infiltré dans les familles mêmes qui se prétendaient catholiques. Les vrais fidèles ne formaient qu'un petit troupeau. »

À l'avènement de Léon XII, elle est avertie que, malgré le zèle de ce Pontife, la réforme du peuple chrétien ne se fera pas encore. « Le pilote est changé, dit-elle, la barque reste la même. » L'Église lui est présentée comme une construction magnifique, secouée jusqu'à ses fondements par une furieuse tempête; et elle doit concourir à la soutenir.

Une autre fois, c'est une noble matrone qui lui apparaît; suivons dans ses détails cette vision touchante et surprenante :

« Extérieurement, dit Élisabeth, cette dame auguste portait de riches vêtements, mais son beau visage était assombri de tristesse et baigné de larmes; elle offrait à Dieu de ferventes supplications pour ses fils ingrats, et en particulier, pour les prêtres séculiers et réguliers. Dieu, comme irrité, se détournait d'elle et semblait repousser ses prières; à la fin il lui dit : Prends part à ma justice et juge ta propre cause. La jeune dame pâlit, et commença elle-même à se dépouiller de ses beaux ornements : trois anges exécuteurs des décrets divins l'entourèrent et achevèrent de lui enlever sa parure de gloire. Réduite à un état vil et abject, elle perdit ses forces, ses pieds vacillèrent, elle fut sur le point de tomber. L'Éternel ne le permit pas, sa sagesse rendit la vigueur à la noble dame, tandis que sa puissance couvrait comme d'un bouclier son front attristé à cause de l'abandon où la laissaient ses enfants. Elle était encore dans les ténèbres, lorsque voilà tout à coup revêtue par l'Esprit-Saint d'une immense gloire, d'une splendeur céleste; il jaillissait d'elle de puissants rayons de lumière qui s'étendaient aux quatre coins de la terre et opéraient les plus admirables prodiges. À cet éclat, se levaient, comme en sursaut, les habitants des régions lointaines, et, répudiant leurs ténébreuses erreurs, ils accouraient à la lumière

de l'Évangile, confessant la foi du Christ et s'attroupant autour de la noble matrone qui ressortait de l'épreuve plus glorieuse qu'au paravant. Un temple majestueux, supporté par six colonnes splendides, s'élevait pour contenir tous ses peuples qui acclamaient la foi de Jésus-Christ. »

LES CHÂTIMENTS ET LE TRIOMPHE DE L'ÉGLISE

L'humble Élisabeth s'anéantissait, pour ainsi dire, à toutes ces visions, qui lui retraçaient les dures et humiliantes épreuves de l'Église. Il est vrai qu'elle lui était montrée finalement triomphante de tous les ennemis; mais pour arriver à ce triomphe, Dieu lui répétait sans cesse, il faudrait traverser des châtiments terribles. La servante de Jésus priaît héroïquement pour que la colère divine se déchargeât sur elle, elle s'offrait en victime : l'Époux divin acceptait l'holocauste, il consentait à retarder les châtiments, mais en même temps, il lui faisait connaître qu'ils éclateraient un jour. Ils étaient nécessaires pour ramener l'Église à sa pureté primitive. Beaucoup de ses enfants s'étaient laissé pénétrer par des maximes perverses qui ruinaient la foi et perdaient les mœurs : une opération puissante de justice s'imposait pour éliminer du corps de l'Église ces ferments de corruption. Aussi, les châtiments sont-ils montrés à Élisabeth comme une sorte d'anticipation du jugement dernier, comme une séparation dans le sein même de l'Église des bons et des mauvais, ceux-ci étant livrés sans défense à la vengeance céleste, ceux-là réservés pour former un peuple nouveau.

Voici, traduite mot à mot, la description des châtiments : cette page est imposante, il y règne un souffle puissant qui rappelle l'accent des prophètes :

[...] « Je vis le ciel s'ouvrir; et le glorieux Prince des apôtres saint Pierre en descendit, avec une indicible majesté, richement revêtu d'habits pontificaux, la crosse en main, entouré d'un chœur immense d'esprits angéliques qui lui formaient une belle couronne, et lui chantaient l'antienne : Constitues eos principes super omnem terram ². Il se tourna vers les quatre coins de la terre, et y traça, à quatre reprises, un grand signe de croix : et chaque fois, dans la direction indiquée, surgissait un grand arbre mystique en forme de croix, aux rameaux verdoyants chargés de fruits très précieux, dégageant une lumière du plus vif éclat. Ensuite saint Pierre prit pied sur le sol, il se mit à accueillir tous ceux qui se maintenaient fidèles à la loi de Jésus-Christ, et il les groupa à l'ombre des arbres

1. Elle fut béatifiée en 1994.

2. Antienne du bréviaire romain pour la solennité de Saints Pierre et Paul

mystérieux qui symbolisaient l'Église et les mérites de Jésus. Il ouvrit les portes des couvents des religieux et des religieuses, et fit une séparation entre ceux qui demeuraient fidèles et ceux qui suivaient les fausses maximes de la moderne philosophie, au mépris de la sainte loi du Seigneur. Il agit de même vis-à-vis du clergé. Ceux qui gardaient au cœur l'esprit et l'amour de Jésus-Christ apparaissaient sous forme de blanches brebis ; et le saint Apôtre les conduisait à l'ombre des quatre arbres mystiques. Les autres restaient exposés aux terribles châtements, que Dieu s'appropriait à décharger sur le monde pervers. Après avoir mis en sûreté à l'ombre des arbres mystiques le petit nombre d'élus, saint Pierre remonta au ciel avec les anges.

Aussitôt le ciel devint livide : un tourbillon se déchaîna en tempête avec des sifflements stridents et des rugissements de bêtes féroces. À ce fracas horrible, hommes et bêtes sortaient pêle-mêle des maisons dans une confusion indescriptible, et comme pris de rage, ils se détruisaient les uns les autres ; ainsi se faisait sentir la main vengeresse de la justice divine. Pour punir l'orgueil et la jactance des impies qui avaient juré de détruire l'Église du Christ jusque dans ses fondements, Dieu permit aux puissances des ténèbres de sortir des gouffres infernaux ; une immense légion de démons s'en échappa, et servit d'instruments à la colère de Dieu. On les voyait qui ruinaient palais et villas, qui détruisaient villages cités, provinces entières, et faisaient carnage d'une multitude d'hommes rebelles qu'ils soumettaient à une mort cruelle. [...]

Tout à coup le ciel se rasséréna : saint Pierre descendit de nouveau sur la terre avec le même cortège d'anges ; il s'assit sur un trône, et les anges l'exaltèrent comme le prince souverain de la terre. Saint Paul aussi descendit, invisible, en grande majesté et splendeur, revêtu par Dieu d'autorité et puissance incomparable ; en un clin d'œil, parcourant le monde, il obligea tous l'esprit de malice à entrer dans leurs cachots ténébreux. En signe de grande réconciliation entre Dieu et les hommes, une splendeur céleste éclairait et réjouissait l'univers. Les saints anges reconduisaient amoureusement devant le trône de saint Pierre le petit troupeau de Jésus-Christ, qui, groupé à l'ombre des arbres mystiques et sous le glorieux étendard de la sainte Église catholique, avait échappé sain et sauf au cataclysme universel.

Présenté par les anges au trône du Prince des Apôtres saint Pierre, ce petit groupe de chrétiens lui fit une profonde révérence : bénissant Dieu, ils remercièrent très humblement le Seigneur et son Apôtre d'avoir gouverné et maintenu l'Église et la chrétienté, afin qu'elles ne fussent pas séduites par les fausses maximes du monde. L'Apôtre choisit le nouveau Pontife suprême ; l'Église fut réformée tout entière suivant les vrais principes de l'Évangile ; les ordres religieux se

rétablirent, et les maisons des chrétiens devinrent autant de maisons religieuses ; telle était partout la ferveur, le zèle de la gloire de Dieu, que chacun ne respirait qu'amour pour Dieu et le prochain, l'Église catholique était acclamée par tous, honorée par tous ; le Pape était reconnu universellement comme Vicaire de Jésus-Christ. »

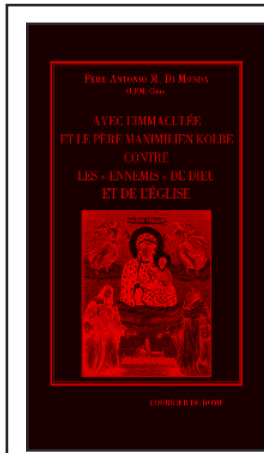
Les vues que Dieu donna à son humble servante Élisabeth sur l'état de l'Église et son triomphe sont très remarquables.

Le mal du jour est celui-ci : que la ligne de démarcation tend de plus en plus à s'effacer entre chrétiens et non chrétiens, entre chrétiens et hérétiques et mêmes idolâtres. Ceux qui se disent encore chrétiens vivent trop souvent comme ceux qui ont renoncé à ce titre ; les femmes soi-disant dévotes portent les mêmes toilettes que les incroyantes, elles lisent les mêmes romans, elles fréquentent les mêmes bals, les mêmes théâtres licencieux, elles ne jeûnent pas et ne se mortifient pas d'avantage. C'est la confusion dans la mondanité et la licence. De plus, une doctrine téméraire tend à prévaloir qu'on se sauve facilement dans toutes les religions, qu'une bonne foi quelconque tient lieu de la foi, qu'en fin de compte, tout le monde ou à peu près est sauvé. Par suite de ces maximes et de ces mœurs, l'Église tend à se dissoudre dans le monde, la chrétienté dans l'humanité déchue. On ne trouve presque plus de chrétiens auxquels on puisse appliquer les paroles de saint Paul : « Soyez fils de Dieu tout d'une pièce, sans reproche, au milieu d'une nation dépravée et perverse, parmi laquelle vous lisez comme des flambeaux en ce monde (Phil., 2, 15). » Les premiers chrétiens, par leur conduite, tranchaient sur les païens comme des flambeaux sur un fond obscur ; et le spectacle de leurs vertus austères attirait puissamment les idolâtres à la foi. C'est ce qui ne se voit pas aujourd'hui, sauf des exceptions trop rares : tout est confondu dans le même laisser-aller sceptique et viveur.

Élisabeth indique très nettement la nature de ce mal : et, dès lors, le remède c'est le rétablissement de la ligne de démarcation effacée, c'est la reconstitution d'un peuple nouveau, vraiment chrétien, qui soit dans le monde un exemplaire vivant des maximes évangéliques. L'humble voyante voit saint Pierre qui met à part les vrais chrétiens ; les chrétiens mondanisés sont exposés à des châtements formidables pêle-mêle avec les ennemis déclarés de Dieu ; la chrétienté est replacée sur sa vraie base, qui est la mise en pratique adéquate des enseignements du saint Évangile, et il s'en suit une conversion des peuples entiers à la foi de Jésus-Christ.

Voilà ce qui nous paraît très digne d'attention en ces vues prophétiques.

À leur sujet, nous nous approprions pleinement la déclaration suivante du pieux auteur [don Antonio Pagani] de la vie d'Élisabeth³, prêtre très estimé à Rome :



Le livre du Père Antonio M. Di Monda « Avec l'Immaculée et le Père Maximilien Kolbe contre les "ennemis" de Dieu et de l'Église » (Con l'Immacolata contro massoni e "nemici" della Chiesa i Dio » Casa Mariana-Frigento AV, 1986) a

été traduit du texte italien revu et adapté par les Pères du couvent Saint-François de Morgon. Il vient de paraître et peut être commandé au Courrier de Rome, BP 156 78001 Versailles Cedex (courrierderome@wanadoo.fr). Prix : 12 € + 3 € de port.

Voici le texte de la page de couverture :

« Les temps modernes sont dominés par Satan, et le seront plus encore à l'avenir. Le combat contre l'enfer ne peut être mené par des hommes, même les plus sages.

Seule l'Immaculée a reçu de Dieu la promesse de la victoire sur le démon. Nous n'avons pas le droit de nous reposer tant qu'une seule âme reste sous le pouvoir de Satan.

Elle cherche des âmes qui lui seront totalement consacrées pour devenir, entre ses mains, les instruments qui vaincront Satan et étendront le Royaume de Dieu dans le monde entier. »

(Père Maximilien-Marie Kolbe).

Quelles sont les troupes qui constituent l'armée de l'antique ennemi du genre humain ? Comment contre-attaquer sous la bannière de l'Immaculée ? Telles sont les questions auxquelles l'auteur répond, s'effaçant le plus possible derrière le Père Kolbe, l'intrépide chevalier de l'Immaculée, embrasé d'amour pour sa céleste Reine et enflammé de zèle pour arracher les âmes à l'esclavage dans lequel Satan les retient.

Le père Antonio Maria Di Monda (1919-2007), franciscain conventuel, Docteur en théologie à la Faculté de Fribourg (CH), licencié en philosophie à l'Université grégorienne de Rome, a rempli des charges importantes, entre autres celle de Général Mondial de la Milice de l'Immaculée. Il a enseigné à la Faculté théologique de Naples, la philosophie et la théologie dans les séminaires de son ordre, et dans les dernières décennies la théologie dogmatique au séminaire de Benevento. Le nombre de ses publications est énorme.

3. Un vrai modèle de Mère chrétienne au dix-neuvième siècle – vie de la vénérable servante de Dieu Elisabeth Canori Mora, Romaine – Rome, Desclée. L'ouvrage a les approbations d'un assesseur de la Congrégation des Rites et du Maître du Sacré-Palais.

« Que dirons-nous de toutes ces visions ? À nos yeux, elles ont un caractère de crédibilité, mais il appartient à la Chaire de vérité, et à elle seule, d'en porter un jugement. Les temps que nous traversons leur donnent une vraisemblance qui frappe l'esprit ; il semble que nous marchons vers leur réalisation. Mais n'oublions pas que la vérité est cachée sous des figures et des symboles, et qu'il faut en prendre le sens plutôt que la lettre. Si nous les avons rapportées, ce n'est pas pour les jeter en la pâture à la curiosité ou à la critique, mais bien pour stimuler le zèle et la piété de ceux qui le liront. De même que Dieu se ser-

vait de ces représentations et de ces visions pour exciter sa servante à prier et à souffrir pour les et pour l'Église : ainsi nous-mêmes nous désirons chèrement que de les lire réveille dans les cœurs des chrétiens l'amour filial que nous devons tous à l'Église, le dévouement sans réserve que professaient nos pères pour le Saint-Siège et le Vicaire de Jésus-Christ. »

Dom Bernard Maréchaux

Extraits d'un article paru dans
la *Vie Spirituelle*, 1928, pp. 489-497



Actes du VIII^e Congrès du Courrier de Rome (janvier 2009).

Le discours du Pape Benoît XVI, du 22 décembre 2005 à la Curie Romaine, a suscité de nombreuses réactions au sujet de l'interprétation des textes de Vatican II. Un des points les plus retenus est la question de l'herméneutique de la discontinuité et de la rupture d'une part, et celle de l'herméneutique de la continuité et de la réforme d'autre part. Les intervenants de ce VIII^e congrès théologique ont voulu proposer une réflexion sur le concept d'herméneutique. Faut-il prendre ce concept comme un synonyme d'interprétation - comme une simple explication de texte -, ou dans le sens de la pensée contemporaine, c'est-à-dire dans une acception plus large qui conduit à une notion subjective de la vérité et de la compréhension qu'on peut en avoir ?

D'autres interventions portent sur certains textes du Concile Vatican II et s'interrogent sur la possibilité d'adopter une herméneutique de continuité, lorsque la doctrine exposée est difficilement conciliable avec la ligne du magistère antérieur ou n'a pas de fondement évident dans la Tradition. Prix 20 € + 3 € de port.

D'autres interventions portent sur certains textes du Concile Vatican II et s'interrogent sur la possibilité d'adopter une herméneutique de continuité, lorsque la doctrine exposée est difficilement conciliable avec la ligne du magistère antérieur ou n'a pas de fondement évident dans la Tradition. Prix 20 € + 3 € de port.



Le jésuite Louis Billot (1846-1931) fut appelé à Rome par le pape Léon XIII, qui voulait donner une orientation nettement thomiste à l'enseignement. Saint Pie X l'élèvera au cardinalat en 1911, après l'avoir nommé, l'année précédente, consultant du Saint-Office. Principal artisan du renouveau thomiste, défenseur réputé de l'orthodoxie dans le contexte de la crise moderniste, le cardinal Billot est demeuré surtout célèbre à cause de son cours d'ecclésiologie. Le *Traité de l'Église du Christ*, paru en 1900 est en effet la dernière grande synthèse théologique, grâce à laquelle, pendant plus de cinquante ans, des générations d'étudiants, prêtres et séminaristes, pourront trouver l'expression achevée de la pensée de l'Église, sur l'un des points où les remises en cause de la nouvelle théologie devaient se faire le plus durement sentir. Depuis le concile Vatican II (1962-1965) la constitution *Lumen gentium* sur l'Église et le décret *Unitatis redintegratio* sur l'œcuménisme n'ont fait qu'entretenir la confusion. Cette première traduction française du maître ouvrage du cardinal Billot n'a d'autre ambition que d'éclairer les esprits, en leur donnant accès à ce qui reste l'une des meilleures sources de la théologie de l'Église.

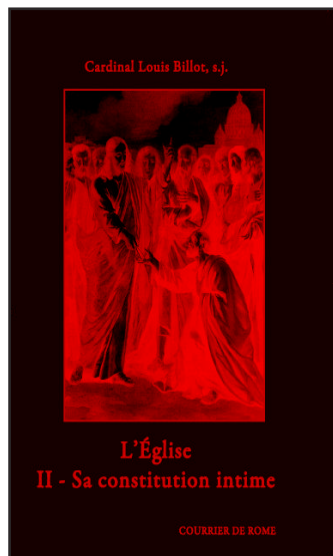
La traduction annotée du texte latin de 1921, a été faite par l'abbé Jean-Michel Gleize, professeur au séminaire d'Écône.

Le traité se compose de trois parties.

La première partie a pour objet l'aspect proprement apologétique de l'Église, avec la question de son institution divine et de ses notes, (l'institution de l'Église visible, les notes d'unité, de sainteté, de catholicité, d'apostolicité) - 329 pages, 21 € + 3 € de port.

La seconde partie a pour objet l'aspect proprement théologique de l'Église, avec la question de sa constitution intime (Les membres de l'Église, les pouvoirs de l'Église, la forme du gouvernement de l'Église, le primat de saint Pierre, l'évêque de Rome successeur de saint Pierre, les évêques, les conciles). 575 pages, 30 € + 4 € de port.

La troisième partie a pour objet la souveraineté de l'Église dans les matières temporelles, et les conséquences qui en découlent pour la société civile. Cette question cruciale des rapports entre l'Église et l'État est introduite par une analyse serrée du libéralisme moderne, qui fait encore autorité. 16 € + 3 € de port



COURRIER DE ROME

Responsable

Emmanuel du Chalard de Taveau

Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0714 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort

18260 Villegenon

Direction

Administration, Abonnement

Secrétariat

B.P. 156

78001 Versailles Cedex

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Abonnement

• France :

- de soutien : 40 €, normal : 20 €,

- ecclésiastique : 8 €

Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,

- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

• Suisse :

- de soutien : CHF 100, normal CHF40

- ecclésiastique : CHF 20

Règlement :

- Union de Banques Suisses — Sion

C/n° 891 247 01E

• Étranger : (hors Suisse)

- de soutien : 48 €,

- normal : 24 €,

- ecclésiastique : 9,50 €

Règlement :

IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082

BIC : PSST FR PPP AR